

OGAWA Ito

# LE RUBAN

Roman traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions  
Philippe Picquier*

Sumire adore les oiseaux.

Pendant que je suis à l'école, elle monopolise le balcon à l'étage, celui où l'on étend le linge chez les Nakazato, elle y passe toute la journée à observer les oiseaux. En se balançant tranquillement, bien installée dans son rocking-chair en rotin préféré. De temps à autre, elle sirote une petite gorgée du café sucré qu'elle garde dans une gourde.

Si Sumire peut observer les oiseaux depuis la maison, alors que celle-ci n'a pas de jardin digne de ce nom, c'est parce que nous avons la chance de bénéficier d'une belle vue. Derrière chez nous s'étend une propriété ancienne et, depuis notre balcon, on croirait avoir une forêt touffue.

C'est l'été dernier que dans un coin de cette forêt a été installé un nichoir.

Il y avait une grosse branche d'arbre qui dépassait de chez le voisin. Lorsqu'il est venu nous annoncer qu'il voulait la couper, Sumire a sur-le-champ négocié avec lui.

En gros, elle lui a dit, ne vous en faites pas pour ça, je vous en prie, mais à la place, auriez-vous l'obligeance de me laisser y installer un nichoir ?

Quand Sumire plante ses yeux dans les vôtres et vous demande une faveur, il faut être soit très méchant soit très têtu pour la lui refuser.

Depuis, Sumire attendait avec impatience que des oiseaux s'invitent dans le nichoir. Tourterelles et mésanges venaient souvent s'ébattre dans ce vieil arbre majestueux que, depuis longtemps, nous surnommions en secret « Pépé ». Pour Sumire, qui jusque-là observait les oiseaux de loin aux jumelles, la pose du nichoir tombait à pic, car elle avait de moins en moins de force dans les bras et sa vue avait baissé. Ainsi, elle pourrait regarder les oiseaux de près, sans avoir besoin de jumelles.

Pépé, qui avait arboré tout l'été un feuillage vert foncé bien dense, s'est paré à l'automne de teintes mordorées puis, l'hiver venu, s'est dépouillé de ses feuilles qu'il a laissées choir par terre jusqu'à la dernière. Au retour du printemps, il s'est couvert de petites feuilles d'un vert tendre et, l'été revenu, il a vigoureusement déployé son feuillage.

Une année entière s'était écoulée depuis l'installation du nichoir, et c'était de nouveau l'automne.

Mais le nichoir n'avait presque pas servi. Un oiseau y entrait parfois pour l'inspecter mais, sans s'y attarder, ressortait aussitôt par l'ouverture ronde et s'envolait prestement au-dehors.

Malgré tout, du matin au soir, Sumire ne quittait pas Pépé des yeux.

A un moment, je lui ai tenu compagnie, me passionnant moi aussi pour l'observation des oiseaux, mais, peu à peu, je me suis lassée de cette attente immobile et mes passages sur le balcon se sont faits de plus en plus brefs.

Celle qui m'a fait cadeau de mon prénom, Hibari, c'est Sumire, m'a-t-on dit. Dès l'instant où elle a posé les yeux sur le minuscule nouveau-né que j'étais, c'est ce prénom qui lui est venu à l'esprit.

Généralement, Sumire n'impose que très rarement son avis, mais cette fois-là, elle n'a pas cédé. Elle a été la première à me tenir fermement dans ses bras, dans mon nid d'ange tout neuf en gaze. Il paraît qu'elle a alors déclaré :

— Sumire et Hibari<sup>1</sup> sont liées à tout jamais. Nous serons amies pour la vie.

Et, laissant mes parents discuter du prénom qu'ils donneraient à leur premier enfant, elle a obstinément continué à m'appeler Hibari.

Au bout du compte, je devais être leur seul enfant, mais devant Sumire qui m'appelait sans cesse Hibari d'un air ravi, mes parents ont fini, bien qu'à contre-cœur, par lui céder le privilège de me donner un nom. Eux, ils auraient voulu un prénom se terminant par « ko », comme ma mère me l'a confié un jour. Et voilà comment j'ai officiellement été prénommée Hibari.

Quand j'ai été plus grande, le jour où Sumire a ouvert une encyclopédie des oiseaux pour me montrer le dessin d'une alouette, honnêtement, ça m'a plutôt déprimée. L'illustration représentait une sorte de moineau d'un brun terne, et moi qui rêvais

---

1. Sumire (Violette) et Hibari (Alouette) sont les prénoms des héroïnes du film *Hibari no komori uta*, réalisé en 1951 par Kôji Shima avec Hibari Misora dans le rôle-titre et adapté du roman *Deux pour une* d'Erich Kästner. Deux fillettes se rencontrent par hasard et deviennent inséparables ; elles découvrent ensuite qu'elles sont jumelles, mais que leurs parents les ont séparées à la naissance.

d'un oiseau aux couleurs vives, rouge, bleu et jaune, je me suis sentie trahie. Mais Sumire ne s'est pas laissé désarçonner.

— Lorsqu'elle descend en piqué, l'alouette a fière allure. Elle ne trahit pas la moindre hésitation. Hibari, j'espère vivement que vous deviendrez une jeune femme déterminée, comme l'alouette. Parce que la violette, elle, doit se contenter de regarder le ciel, elle ne sait pas voler.

Aujourd'hui, comme l'avait prédit Sumire, nous sommes comme les deux doigts de la main.

Les filles de ma classe font la moue, elles trouvent ça bizarre d'avoir une meilleure amie aussi âgée. Ce qui est étonnant, c'est plutôt qu'elles semblent incapables d'imaginer une amitié avec quelqu'un d'un autre âge. Moi, je ne vois pas les choses comme ça. Ces filles qui font toute une histoire d'un ou deux ans d'écart, elles me font vraiment pitié. Pas une seule fois jusqu'à ce jour je n'ai eu l'impression que Sumire était une « mémé ».

C'était dans les tout premiers jours du mois d'octobre, par un bel après-midi ensoleillé.

Comme d'habitude, en rentrant de l'école, j'ai filé droit vers le balcon à l'étage, mais Sumire n'y était pas. Pensant qu'elle était peut-être aux toilettes, je l'ai attendue, mais elle ne faisait pas mine de revenir. Un léger parfum sucré s'élevait du jardin des voisins. C'était, portée par la brise automnale, la senteur d'un olivier odorant, l'arbre préféré de Sumire, qui venait nous rendre visite. J'avais envie que nous profitions de ce parfum ensemble, alors j'ai crié son nom à tue-tête. Mes parents travaillaient tous les deux, à cette heure-là, nous étions seules à la maison.

— Sumireeee !

Cela faisait déjà plusieurs fois que je l'appelais quand soudain, j'ai entendu sa voix.

— Qu'y a-t-il ?

Je l'ai alors vue en bas de l'escalier. Bien qu'elle soit à l'intérieur, elle portait un superbe chapeau profondément enfoncé sur sa tête.

— Sumire, l'olivier odorant... à peine avais-je commencé ma phrase qu'elle m'a arrêtée d'un geste pour me faire signe de la rejoindre.

Je suis descendue à fond de train, en dégringolant les marches deux par deux. Quand je fais ça, ma mère me dit toujours d'arrêter, que ça abîme la maison, mais là, il n'y avait que Sumire, alors je ne m'en souciais pas. J'ai atterri dans un bond et un craquement sonore a retenti, comme si les lames du parquet s'étaient cassées en deux.

— Entrez, Hibari, je vous en prie, a murmuré Sumire, la main sur la porte coulissante de sa chambre.

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais pénétré dans la chambre à coucher de Sumire, pas une seule fois. Tandis que j'hésitais, elle a regardé par-dessus son épaule et m'a souri. Avec ses joues rebondies, on aurait dit un petit gâteau fourré à la pâte de haricots rouges, un *manjû* tout frais.

— C'est un peu en désordre, a-t-elle chuchoté du ton paisible qu'elle adoptait toujours.

Personne ne m'avait interdit d'y aller. Mais la chambre de Sumire, c'était son domaine privé, et même s'il n'y avait pas vraiment de motif à cela, aucun membre de la famille n'y mettait les pieds. C'était un accord tacite chez les Nakazato.

Pour la première fois de ma vie, je suis entrée dans la chambre de Sumire. Il faisait sombre et une odeur

curieuse y régnaient. Les tatamis étaient recouverts de moquette et la décoration, mi-japonaise, mi-occidentale, cadrait parfaitement avec l'image de Sumire. Sur le piano dont plus personne ne jouait, des poupées en kimono et d'autres en robe étaient disposées en deux groupes distincts.

Le lit, qui trônait au milieu de la pièce, était surmonté d'une sorte de voile, un tissu tout fin qui tombait du plafond. On aurait dit le château d'une princesse.

— Vous devrez garder le secret, quoi qu'il arrive.

Sumire a soigneusement refermé la porte coulissante et m'a regardée droit dans les yeux.

Quels beaux yeux elle avait ! Chaque fois que je les regardais, je tombais en admiration. Pareils à un lac mystérieux que les explorateurs et les aventuriers du monde entier auraient enfin découvert après avoir parcouru toute la Terre, ils viraient au bleu pâle, au vert mousse ou au bleu outremer en fonction des reflets de la lumière.

En entendant le mot *secret*, ma gorge s'est nouée.

Sumire s'est dirigée vers sa coiffeuse. Ces derniers temps, ses genoux semblaient la faire souffrir. Elle effectuait chaque mouvement avec lenteur. Une deux, une deux, exactement comme une mamie éléphant avancerait une patte après l'autre, elle se déplaçait au ralenti.

Lorsqu'elle a enfin atteint la coiffeuse et qu'elle s'est assise, le bas de sa longue jupe s'est soulevé en décrivant un arc de cercle. Je me suis discrètement postée derrière elle.

Son reflet dans le miroir avait les yeux plissés, comme si elle regardait une lumière éblouissante. Je n'ai encore jamais vu Sumire en colère. Même lorsque

son visage n'exprime aucun sentiment en particulier, elle semble sourire, peut-être parce que le coin de ses yeux dessine une douce courbe, comme les toboggans au parc. Hélas, moi, je n'ai pas cette courbure au coin des yeux.

Par le truchement du miroir, je lui ai souri de toutes mes dents. Puis j'ai délicatement posé mes mains sur ses épaules. Les épaules de Sumire, comme un sachet rempli de crème, sont agréablement rebondies. Son corps entier a la texture onctueuse de la crème fraîche et, du coup, je finis toujours par en toucher une partie ou une autre.

C'est alors qu'elle a levé les mains vers sa tête et saisi le rebord de son chapeau. A ses doigts brillent des bagues ornées de pierres précieuses. Elle a délicatement soulevé son chapeau du dimanche, rouge cramoisi avec des fleurs.

Elle a pris son temps pour l'ôter, découvrant un chignon bien fourni sur le haut de son crâne. C'est sa coiffure habituelle, qui, vue de derrière, ressemble à s'y méprendre au *kagami-mochi* du Jour de l'an : un petit gâteau de riz pilé posé sur un plus gros.

Mais surtout, sa chevelure toute blanche, sans le moindre cheveu noir, rappelle la barbe à papa vendue sur les stands des confiseurs les jours de kermesse. Quand je regarde ses cheveux de près, l'envie me prend d'en poser sur ma langue, j'en ai l'eau à la bouche.

Cependant, juste sous mes yeux, Sumire a délicatement planté quelque chose dans son chignon. Et cette chose, j'ai eu beau la regarder sous tous les angles et cligner des yeux à plusieurs reprises, c'était, sans doute possible, l'un de ces thermomètres médicaux qui servent à prendre la température.



La surprise et l'inquiétude m'ont assaillie en même temps. Sumire avait-elle de la fièvre ? Je savais qu'on pouvait prendre sa température à l'aisselle ou sous la langue, mais dans les cheveux, c'était une première. Je l'avais senti, et j'en avais maintenant la certitude : quelque chose avait changé chez Sumire depuis la veille.

— Auriez-vous l'obligeance de m'aider ?

J'ai détourné les yeux du thermomètre et, dans le miroir, mon regard a croisé le sien. Elle l'a soutenu sans ciller.

— Pourriez-vous regarder combien de degrés il indique ?

J'ai surveillé le thermomètre planté dans sa chevelure, comme elle m'en avait priée. Cela devait être douloureux pour elle de le soutenir d'une seule main, alors je l'ai tenu à sa place. Sumire a posé sa main sur ses genoux et, comme lorsqu'on attend un verdict important, elle a lentement fermé les yeux. Peut-être était-elle un peu anxieuse. Ses paupières fines palpaient, telle de la soie dans le vent.

Non, pas ça...

Je me suis efforcée de balayer l'inquiétude qui, depuis tout à l'heure, me gagnait. Cela faisait à peine une semaine que le grand-père d'un camarade de classe, devenu sénile, était parti en maison de retraite. Mais pas Sumire, non, pas elle... Si jamais cela devait arriver, je m'installerais à la maison de retraite avec elle.

Je me suis calmée tant bien que mal, en attendant en silence que la colonne de mercure du thermomètre planté dans son chignon se stabilise. A la maison et à l'infirmerie de l'école, on utilisait des thermomètres numériques, mais Sumire, qui prenait soin de ses

affaires, se servait encore d'un vieux thermomètre à mercure. Avec les modèles numériques, on attend le bip, mais avec les anciens, on doit attendre que le mercure s'immobilise. Après m'être assurée que la colonne aux reflets gris argenté ne progressait plus, j'ai annoncé :

— 36,9.

— Merci beaucoup, Hibari, m'a répondu Sumire d'une voix fluette mais déterminée.

Au son de sa voix, j'ai compris que je m'étais fait des idées quelques minutes plus tôt. Sumire était bien la dernière à qui cela risquait d'arriver. Aucun doute, elle était comme d'habitude. Et Sumire, c'était moi qui la connaissais le mieux.

Elle a retiré le thermomètre de sa chevelure et, toujours assise, l'a secoué vivement. Après avoir vérifié la graduation, elle l'a remis dans le tiroir. On prenait peut-être ainsi sa température autrefois. J'ai entendu dire que pour les bébés, on insère le thermomètre dans l'anus, sans doute existe-t-il plein d'autres façons de faire qui me sont inconnues.

J'en étais à ce point de mes réflexions lorsque Sumire a de nouveau porté les mains à son chignon. Cette fois-ci, elle a écarté ses cheveux de manière à découvrir l'intérieur.

— Regardez !

Mais qu'est-ce qu'elle fabriquait ? Je n'y comprenais strictement rien.

Je me suis quand même exécutée ; sur la pointe des pieds, j'ai scruté le haut de son crâne. Et alors, juste au sommet, là où les cheveux forment un tourbillon, était posé un pompon rose pâle.

De nouveau, un point d'interrogation a surgi dans ma tête. Pourquoi y avait-il un pompon à cet

endroit ? Sumire ne m'a pas fourni la moindre explication. Par contre, d'une main, elle l'a lentement soulevé. Un pompon, c'est cette espèce d'accessoire tout rond et tout doux, comme une boule de coton, qu'on utilise l'été après le bain pour se talquer la peau afin d'éviter les boutons de chaleur. J'ignore comment ça s'appelle en vrai ; à première vue, ça ressemble à une grosse guimauve. Sumire et moi, nous appelons ça un pompon.

— Pffou !

Un drôle de cri m'a échappé, comme quelqu'un qui éternuerait très fort en soufflant dans une flûte à bec.

— Il semblerait que les parents aient abandonné la couvaison, a murmuré Sumire.

— La couvaison ?

J'ai répété le terme inhabituel qu'elle venait de prononcer. Sous le pompon rose pâle, précisément au sommet de son crâne, reposaient plusieurs petites choses sphériques. J'ai cru avoir mal vu ; comme le font souvent les chats, je me suis frotté les yeux du bout des doigts. J'ai eu beau cligner des yeux encore et encore, pas le moindre doute : c'étaient des œufs.

Au début, je ne les avais pas remarqués car ils se confondaient avec la chevelure blanche et soyeuse de Sumire qui formait un nid autour d'eux. Ils n'étaient ni aussi gros que des œufs de poule, ni tachetés comme ceux de caille. Les chocolats de cette forme étaient à la mode parmi les enfants. J'ai eu une illumination :

— Des chocolats ! Qu'est-ce qu'ils sont bien faits !

Si c'étaient des chocolats, à cet endroit, ils risquaient de fondre à cause de la chaleur corporelle de Sumire. Je ne m'inquiétais pas tant pour les

chocolats que pour ses beaux cheveux blancs, qui seraient tout salis.

— Vous faites erreur, Hibari.

Sumire avait parlé d'un ton sec, celui du joueur de *shôgi* qui met en échec son adversaire.

— Ce ne sont pas des friandises, mais de vrais œufs d'oiseaux.

Elle a bien souligné le mot « vrais ».

Sumire ne ment jamais. De ce fait, j'en ai aussitôt été convaincue : il s'agissait bel et bien d'œufs d'oiseaux.

Je ne l'avais pas réalisé tout de suite parce qu'ils étaient de la même couleur que ses cheveux, mais il y en avait trois en tout. Sumire, du coin de l'œil, me regardait m'étonner, un sourire délicat sur les lèvres. Elle descendait, paraît-il, d'une famille de l'aristocratie, et devant ce sourire si particulier, j'avais tendance à le croire.

— Des œufs de quel oiseau ?

Ils n'étaient pas d'un blanc pur comme du lait, mais d'une teinte plus subtile, semblable à de la crème fraîche.

— Il y a récemment eu un puissant typhon, n'est-ce pas ? Il semblerait que les parents aient pris peur et se soient enfuis. Depuis avant-hier, je surveille le nichoir en permanence ; bientôt, il aurait été trop tard. Des corbeaux rôdaient depuis le matin, alors, tout à l'heure, j'ai décidé, en femme responsable, de m'en occuper moi-même. Après la ponte, même s'ils ne sont pas couvés continuellement pendant quelques jours, les petits ne meurent pas immédiatement. Tout espoir n'est pas encore perdu pour ces œufs.

L'espoir dont parlait Sumire, était-ce celui de voir des oisillons naître ? J'avais bien du mal à imaginer

que ces fragiles et minuscules sphères renfermaient, condensés, tous les ingrédients pour faire un oiseau, et qu'il en sortirait peut-être de véritables oisillons.

Pour finir, Sumire ne m'a pas révélé à quelle espèce ces œufs appartenaient. Peut-être qu'elle-même l'ignorait.

Fascinée, j'observais les œufs en silence lorsque Sumire a ouvert le tiroir de sa coiffeuse, pour en sortir cette fois une sorte de fin crayon de couleur. L'un de ses accessoires de maquillage, peut-être.

— Hibari, voulez-vous bien à nouveau m'accorder votre aide ? Avec ce crayon, vous allez tracer une marque sur la coquille des œufs. Pour plus de facilité, il faudrait trois marques différentes, une pour chacun. Parce qu'à compter d'aujourd'hui, nous devons procéder quotidiennement au retournement.

De nouveau, un mot rare avait jailli de la bouche de Sumire. Retournement, comme dans *retournement de situation* ? Non, ça ne devait pas être ça. Comme je restais silencieuse, elle m'a donné des explications d'une voix douce :

— Le retournement, c'est l'action de retourner les œufs. Pour bien réchauffer l'œuf tout entier, il faut le changer de position. Les oiseaux font souvent bouger les œufs sous leur ventre, n'est-ce pas ? Normalement, les parents le font d'eux-mêmes. Mais cette fois-ci, nous allons procéder à une incubation artificielle.

Suivant les instructions de Sumire, j'ai entrepris de dessiner à la surface des œufs. Mais la coquille paraissait prête à se fendre si je pesais dessus, même légèrement, et j'avais tellement peur que j'étais incapable d'appuyer. L'œuf, que j'avais frôlé du bout du doigt un bref instant, était légèrement tiède, il m'avait même semblé un peu mou. Avec les plus grandes

précautions pour éviter d'appuyer trop fort, j'ai fini par réussir à dessiner une marque sur chacun des trois œufs.

Sur le premier, j'ai dessiné une étoile, sur le deuxième un rond et sur le troisième, après une brève hésitation, j'ai tracé le symbole de la poste, un T surmonté d'une barre. Parce que je me suis dit qu'après le rond, une croix, ça aurait été de mauvais augure. Quand j'ai eu fini, les paumes de mes mains étaient toutes moites, ce devait être la nervosité.

— Je vous remercie.

Après avoir remis le pompon en place à l'aveuglette, Sumire a rectifié son chignon.

C'était, semble-t-il, pour éviter le plus possible les courants d'air. Quand elle a eu remis le chapeau, en prenant garde à ne pas aplatir son chignon, personne n'aurait pu deviner que des œufs étaient cachés là.

C'est ainsi que Sumire et moi avons commencé à couvrir les œufs.

Sumire, devenue une véritable maman oiseau, les abritait dans le nid de sa chevelure, et moi, en tant qu'assistante, je l'aidais de mon mieux. Faire éclore les œufs était devenu notre mission suprême.

Couvaison, retournement, incubation... l'univers des oiseaux, qui m'était inconnu jusqu'alors, s'est ouvert à moi. D'après Sumire, le plus important pour faire éclore des œufs était de maintenir à un niveau stable la température et le taux d'humidité.

Pour cela, à compter de ce jour, Sumire a arrêté tout net de prendre des bains. Vraiment, elle faisait très attention à ce que les œufs ne s'enrhument pas. Dans notre maison en bois, une fois le soleil couché, il faisait froid. Elle s'est empressée d'installer un poêle

pour chauffer sa chambre, et d'y poser une bouilloire afin d'humidifier l'air.

Le retournement serait mon travail. Là encore, pour éviter que les œufs n'attrapent froid, il avait été décidé d'y procéder juste après le bain, au moment où ma température corporelle était la plus élevée.

Le soir, je me suis rendue tout droit de la salle de bains à la chambre de Sumire, où je l'ai trouvée confortablement installée dans le rocking-chair qui lui servait à observer les oiseaux. Dans la pièce, il faisait aussi chaud qu'en plein été. J'ai jeté un coup d'œil au thermomètre mural, il indiquait 27 °C, soit au moins dix degrés de plus qu'à l'extérieur. Les joues de Sumire étaient teintées de rose comme des *manjû*.

Lorsque je me suis approchée, elle a ôté son chapeau et, d'une main experte, a partagé en deux le nid de ses cheveux.

— Vous allez retourner les œufs, de sorte que les marques que vous avez dessinées tout à l'heure se trouvent en dessous.

J'ai délicatement soulevé chaque œuf entre le pouce et l'index, de façon à ne pas l'écraser, puis, après l'avoir retourné, je l'ai doucement remis à sa place, avec l'étoile, le rond ou le T surmonté d'une barre en dessous.

Instinctivement, j'avais retenu ma respiration. Cette simple opération, retourner des œufs, m'avait épuisée. Les petits œufs, semblables aux pierres précieuses sur les bagues aux doigts de Sumire, étaient sublimes.

Quand, tant bien que mal, j'en ai eu fini, Sumire a porté les mains à sa chevelure pour arranger le nid dans son épais chignon au galbe parfait. Et elle a aussitôt remis son chapeau.

A partir de ce moment-là, les œufs n'ont plus quitté mon esprit un seul instant. De jour comme de nuit, je ne pensais plus qu'à ça. Pour Sumire qui ne les quittait jamais, c'était encore plus vrai. Ses journées tournaient entièrement autour des œufs. Parce qu'il ne fallait pas les exposer au froid, elle avait renoncé du jour au lendemain à l'observation des oiseaux, pourtant son occupation préférée. Enfermée dans sa chambre toute la journée, elle se consacrait avant tout à tenir son corps au chaud.

Lorsque je pénétrais dans la pièce, il y flottait souvent un parfum légèrement sucré de sirop de gingembre. Dans la poubelle, il y avait des emballages de bonbons au gingembre. C'était sans doute là encore une façon de se réchauffer. Sumire était une vraie maman oiseau.

A la base, elle était déjà un peu excentrique, mais depuis qu'elle avait les œufs sous sa protection, cette tendance était de plus en plus marquée. Que ce soit pendant les repas ou pour aller aux toilettes, elle ne se séparait pas un instant de son chapeau, il ne la quittait jamais, comme s'il était devenu une partie d'elle-même. A part le moment où je m'acquittais du retournement des œufs, il protégeait obstinément son secret.

— Sumire, à table !

Une semaine s'était écoulée depuis que nous avions commencé à couvrir les œufs.

Tout en tirant les rideaux du salon, j'ai appelé Sumire, appliquée à sa toilette dans sa chambre. Chaque jour, trois cent soixante-cinq fois par an sans faute, Sumire se change pour dîner. Elle met une belle robe. Ce sont ses costumes de scène d'autrefois,



quand elle était une chanteuse à succès, en général des robes longues de soirée aux manches bouffantes et à la taille ajustée. Sumire ne gaspille jamais rien. C'est ce soin qu'elle attache aux objets, je crois, qui la pousse à porter ses vieux costumes.

Mais il faut croire que son corps a beaucoup changé depuis ce temps-là, car les fermetures à glissière restent bloquées au milieu du dos et les boutons décoratifs sur le devant semblent prêts à sauter à tout moment, mais ce n'est pas grave. Je fais mine de rien, c'est la règle.

J'ai mis un petit pain au four pour Sumire et réglé le thermostat sur cent degrés et, en attendant, j'ai réchauffé la soupe de miso préparée un peu plus tôt.

— Aujourd'hui, soupe de miso à la pomme de terre et à la patate douce.

En m'essuyant les mains sur un torchon, j'ai jeté un coup d'œil en direction de Sumire. Aujourd'hui, elle portait une belle robe de princesse dans les tons marron, avec un gros nœud à la taille. Et bien entendu, son chapeau.

— Merci, Hibari.

Sumire a pris sa pose habituelle, genoux légèrement fléchis, pour s'installer à table, l'air grave.

Comme plat principal, il y avait du scombrésoce grillé au sel. Du poisson avec une étiquette « moitié prix », acheté par ma mère qui avait vite fait un saut au supermarché en rentrant du travail. Mais il y en avait seulement pour trois, mes parents et moi ; Sumire n'avait devant elle qu'une assiette creuse blanche remplie de soupe de miso. J'ai déposé sur une soucoupe coordonnée à l'assiette à soupe le petit pain réchauffé pour elle, que j'ai précautionneusement porté jusqu'à la table.

Maman a servi le riz préparé à l'autocuiseur et papa, qui avait enfilé une tenue plus décontractée, a pris place lui aussi : les quatre membres de la famille étaient enfin réunis autour de la table. Une odeur de poisson flottait dans toute la maison.

Je ne sais plus trop quand les repas avaient commencé à se dérouler ainsi, mais un beau jour, Sumire s'était mise à manger autre chose que nous. Était-ce parce qu'elle ne pouvait plus s'alimenter normalement à cause de son âge, ou pour une autre raison, complètement indépendante ? J'étais petite, je n'en savais rien. En tout cas, matin, midi et soir, Sumire avait un menu différent du nôtre.

Maman avait repris le travail à mon entrée en troisième année de primaire et depuis, j'étais chargée de préparer la soupe de miso de Sumire. Cela n'avait rien de sorcier : il suffisait de choisir, parmi les légumes envoyés chaque semaine par des fans de Sumire, ceux qui se mariaient bien entre eux, de les faire cuire dans du bouillon jusqu'à ce qu'ils soient fondants et d'ajouter du miso.

Avec la soupe, je servais un petit pain réchauffé – nous en avions toujours en stock –, et le dîner de Sumire était prêt. Pour elle qui avait vécu à l'étranger, associer de la soupe de miso à du pain n'avait rien de bizarre, c'était normal.

Sinon, pour le petit-déjeuner, elle prenait toujours des fruits et une salade, et à midi, un café avec des biscuits. Lorsqu'elle était chanteuse, elle avait fait des dons à de nombreuses institutions, semble-t-il, et les gens qui avaient ainsi bénéficié de sa générosité continuaient à la remercier en lui envoyant tout un tas de cadeaux. De ce fait, ses repas étaient presque entièrement préparés avec les provisions reçues.

Tout en nous regardant du coin de l'œil nous battre avec les arêtes du scombrésoce, papa, maman et moi, Sumire a mangé sa soupe d'un air détaché. Elle n'utilisait pas de baguettes mais une cuillère, avec laquelle elle attrapait adroitement même les algues et le radis blanc avant de les porter à sa bouche. Devant ses manières élégantes, j'en oubliais de manger.

A ma connaissance, Sumire n'a jamais renversé sa soupe. Pas plus qu'elle ne l'aspire bruyamment comme papa. Avec quelle classe elle mange sa soupe de miso à la cuillère ! Chaque repas est pour moi un émerveillement. Et puis, elle repose invariablement sa cuillère exactement au moment où les autres membres de la famille achèvent leur repas. Jamais elle ne finit avant nous, et jamais non plus elle n'est la dernière. Après dîner, elle déguste du brandy dans un tout petit verre, avec un morceau de chocolat amer qu'elle laisse fondre sur sa langue, savourant son plaisir. Moi, je crois que Sumire est la dernière grande dame du Japon, non, du monde entier même.

Mes parents semblent parfaitement incapables de la comprendre. Pour eux, dotés d'une sensibilité tout ce qu'il y a de plus commun, les toilettes de Sumire comme sa façon de manger ou de s'exprimer sont celles d'une extraterrestre. Alors, chez nous, à table, on ne peut pas dire que la conversation soit animée. Même Sumire, plutôt bavarde avec moi, se referme comme une huître en présence de mes parents.

D'après mon père, Sumire est une vieille jeune fille de bonne famille. Aux yeux du monde, Sumire et moi sommes grand-mère et petite-fille, mais en réalité, mon père n'est pas son enfant.

Ce que je sais de Sumire, c'est qu'elle est née dans une riche et illustre famille. Mais peu après la guerre,

elle a perdu ses parents et tout le reste avec eux, son statut social, sa réputation et son patrimoine. Ensuite, elle a gagné sa vie comme chanteuse, mais alors que sa carrière commençait enfin à décoller, elle est tombée gravement malade, perdant brusquement sa voix. A cette époque, il paraît qu'elle a fait plein de choses pas bien, dont elle ne peut pas parler.

C'est vers le milieu de la quarantaine, lorsqu'elle a de nouveau pu chanter sur scène, que sa vie était enfin stable et qu'elle n'avait plus besoin de faire ces choses pas bien, que Sumire a adopté mon père. Il avait été placé à l'orphelinat après avoir perdu ses parents dans un accident de la circulation, et Sumire l'a recueilli. Et même quand mon père devenu adulte a épousé ma mère, ils ont continué à vivre sous le même toit, comme une famille.

Bien entendu, mes parents ne sont ni froids ni hostiles envers Sumire, ils ne cherchent pas à la chasser de la maison. Simplement, ils gardent leurs distances avec elle ; je ne sais pas, mais je crois qu'en fait, c'est plus facile comme ça pour Sumire aussi.

Le lendemain, lorsque je suis rentrée de l'école, chose rare, il y avait de la musique dans la maison. C'est petit, chez nous, et la musique résonnait dans toutes les pièces, le bruit a couvert ma voix quand j'ai annoncé mon retour.

J'ai discrètement coulé un œil dans la chambre de Sumire : elle était assise dans son rocking-chair habituel, en pleine sieste. Peut-être parce qu'elle s'inquiétait pour les œufs, cela faisait plusieurs jours que la nuit, elle ne dormait presque pas. Elle devait manquer de sommeil.